

Les droits humains, c'est du pipeau ?

Catégorie : Vie

Le travail de promotion des Droits Humains dans les lycées, collèges et écoles primaires et dans le milieu universitaire apporte beaucoup, tant pour les élèves que pour la personne qui intervient et donne beaucoup d'espoir, même si certaines situations dans quelques pays peuvent laisser à désespérer.

Les jeunes sont quand même la pépinière des militants de demain (pour toutes ONG confondues) ou de citoyens responsables. Ces jeunes sont donc l'avenir et certains ont envie de s'impliquer dans les DH. Il faut les y aider et ces interventions permettent de répondre à leurs interrogations sur les droits humains.

Pour ma part, l'exemple de la Colombie permet d'aborder diverses problématiques : minorités ethniques, extrême pauvreté, le respect des Défenseurs des DH, le syndicalisme, les types de résistances civiles comme les afro-colombiens du Chocó en Colombie, le conflit et ses conséquences, les violences faites aux femmes et aux enfants, les enfants soldats.

Tout cela permet d'aborder l'impunité, la justice internationale, le Droit international Humanitaire, la dignité humaine, le respect de l'autre et de sa différence et la solidarité internationale.

"Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité."
(Article 1 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme).

Le chemin est long pour parvenir à cet "idéal" qui nous semble pourtant si évident.

On peut aller encore plus loin et montrer qu'il apparaît indispensable de fonder sur la dignité humaine la promotion des DH. D'autre part et du fait de leur caractère indivisible et interdépendant, les droits de l'homme nous obligent à avoir une approche globale, cohérente et prospective. Ils nous poussent à regarder en chaque être humain sa valeur unique qu'aucune société n'a le droit de gâcher."

Des recherches pourraient couvrir des sujets tels que : l'efficacité des mécanismes et des procédures pour la protection des droits économiques, sociaux et culturels, les obstacles à leur application, les meilleures pratiques, etc.

Elles pourraient aussi [...] identifier les forces et processus qui influent sur ces droits - comme la mondialisation, le fossé grandissant entre riches et pauvres, l'intensification des échanges culturels, l'impact des événements du 11 septembre sur les droits humains - et, last but not least, promouvoir le concept de développement à dimension humaine, entre autres.

Fernand MEUNIER

D'autres pistes sont données comme grilles de décryptage de notre monde : **Jean-Claude Guillebaud : "L'Occident n'incarne plus la modernité à lui tout seul"**

- Faut-il craindre l'émergence de l'Inde, de la Chine ou de l'Iran ? Résolument optimiste, l'essayiste et éditeur Jean-Claude Guillebaud, contempteur de la théorie du "choc des civilisations" se réjouit que ces pays créent leur "modernité métissée". Angélisme ?

Femmes en Iran. - Isabelle Eshraghi / Agence VU

Décrire « le commencement d'un monde », la fin de l'hégémonie occidentale et l'émergence d'une « modernité métisse », de l'Iran à la Chine, de la Turquie à l'Inde. Vaste programme, qui en aurait effrayé plus d'un. Mais l'essayiste et éditeur Jean-Claude Guillebaud est ainsi, il aime empoigner « les grandes questions de notre temps ». Et d'ouvrage en ouvrage, depuis 1994, il interroge inlassablement « le désarroi contemporain » de nos sociétés. Cette fois encore, on y retrouve toute sa « patte » : beaucoup de travail - « trois années de lectures ! » -, une curiosité inlassable associée à un talent inégalé pour digérer et transmettre les grandes œuvres intellectuelles de ces dernières années. Et une foi inébranlable en l'avenir. Non, nous dit-il, l'heure n'est pas au « choc des civilisations », islam contre Occident. Certes, l'Occident n'est plus au centre du monde. Certes, le « monde nouveau » est porteur de menaces, mais il l'est plus encore de promesses - sans que son livre les définisse toujours clairement. Jean-Claude Guillebaud répond donc ici à ceux qui le soupçonnent d'angélisme.

Pourquoi revenir sur le fameux « choc des civilisations » de Samuel Huntington, quinze ans après, et alors que cette thèse a déjà largement été commentée et critiquée ?

Aussi stupide soit-elle, la thèse d'Huntington selon laquelle les conflits culturels et civilisationnels ont pris le pas sur les guerres idéologiques est encore très vivace. Elle fait partie du discours dominant, celui des médias et des politiques. Ecoutez les néoconservateurs français, Pascal Bruckner, André Glucksmann, qui ont applaudi à l'entrée en guerre des Etats-Unis en Irak. Dès qu'il est question de terrorisme ou d'islam, ils raisonnent comme Huntington. Observez aussi le retour en force de ce qu'Hubert Védrine appelle « l'occidentalisme », ce courant d'idées selon lequel nous, Occidentaux « civilisés », dépositaires des droits de l'homme et de la démocratie, sommes cernés par les intégrismes. Si les Etats-Unis sont aujourd'hui encore enferrés en Irak, c'est bien à cause de cette thèse sur le « choc des civilisations » et de la « guerre contre le terrorisme ». Cela vaut la peine de raconter cet accident de l'Histoire : comment une idée jugée fautive dès son émission, en 1993, continue d'avoir une influence aussi forte et dangereuse, quel rôle a joué le 11 Septembre dans son succès.

"Le terrorisme est bien entendu une abjection qu'il faut combattre, mais, en termes de victimes, il représente quelque 800 à 900 morts par an. Soit une nuit de bombardement de Londres pendant le blitzkrieg. »

La France a dit non à l'intervention en Irak. La rhétorique « huntingtonienne » n'a pas pris tant que ça dans notre pays...

La France a longtemps refusé d'utiliser cet argumentaire, mais depuis Sarkozy, c'est fini ! Quand j'ai entendu son discours de Kaboul, après la mort des dix soldats français en Afghanistan, j'ai reconnu une teinte oratoire venue d'Huntington : nous sommes là pour lutter contre le terrorisme, pour défendre la liberté du monde et nous incarnons le Bien face

aux barbares... Le discours antiterroriste peut être légitime, mais, appliqué à tous les conflits dans le monde, c'est une pensée réductrice. Il faut en finir avec cette idéologie de l'angoisse.

Vous misez sur un « rendez-vous pacifique des cultures ». N'est-ce pas angélique ?

Je ne suis pas le ravi de la crèche ! Le discours fantasmatique, inspiré des thèses d'Huntington et qui veut apeurer les opinions, découle de présupposés qui sont faux. On nous répète que le monde est à feu et à sang. Mais comparez deux planisphères, l'un qui date des années 1980 et l'autre d'aujourd'hui. Que constatez-vous ? Primo, que la démocratie a bien progressé dans le monde. En 1980, l'Amérique latine est dominée par les dictatures militaires, et tout l'est de l'Europe est sous la botte de régimes communistes. Secundo, les conflits d'aujourd'hui sont de bien plus basse intensité que ceux des années 1980. Le monde des années 1970 et 1980 était autrement à feu et à sang. Aujourd'hui, l'Amérique de George Bush est gravement embourbée en Irak et, en cinq ans, les Américains ont perdu 4 000 hommes. Mais, au Vietnam, ils en avaient perdu 58 000 en sept ans !

Pourquoi oublie-t-on ces réalités ?

Depuis le XIVe siècle, l'intensité de la violence n'a cessé de diminuer dans le monde, qu'on parle de violence militaire ou d'homicides, comme le montre l'historien Robert Muchembled. Le « degré d'homicides » (autrement dit le nombre d'homicides par 100 000 habitants et par an) est aujourd'hui égal à 1 en Europe et à 6 aux Etats-Unis. Il était de 130 au XIVe siècle !

Que faites-vous du terrorisme ?

Attention, la rhétorique antiterroriste est à prendre avec des pincettes. Le terrorisme est bien entendu une abjection qu'il faut combattre, mais, en termes de victimes, il représente quelque 800 à 900 morts par an. Soit une nuit de bombardement de Londres pendant le blitzkrieg. Il s'agit principalement d'une menace symbolique, sur les esprits, les consciences. Et chaque fois qu'on en exagère la portée, en disant que le terrorisme enflamme le monde, on fait précisément le jeu de ceux qui y ont recours.

"Pourquoi ne pas dire qu'en Iran il y a quatre fois plus de femmes à l'université que sous le chah ?"

En quoi ? Gardons-nous d'en faire une rhétorique passe-partout, qui conduit à mettre sur le même plan la situation au Pays basque, celle du Hamas en Palestine et les attentats en Inde... A force de leur présenter l'Afghanistan comme une guerre contre le terrorisme, on ment aux familles des militaires tués là-bas. Il ne s'agit pas que de terrorisme ! C'est aussi un conflit entre les Pachtounes et les Tadjiks, entre l'Inde et le Pakistan par Afghans interposés. Et puis le discours apocalyptique a toujours été à la mode et cela a le don de m'énervier. J'ai passé vingt années à faire du grand reportage là où les terres brûlaient, au cœur des guerres, des révolutions, des famines, bref au milieu de la tragédie du monde, et j'ai toujours trouvé des individus debout, qui se battaient. Depuis, je garde en tête l'idée, peut-être un peu naïve et boy-scout, que sombrer dans le discours catastrophiste revient à trahir tous ces gens qui, dans les pires circonstances, sont capables du meilleur.

Vous êtes l'un des rares à être aussi confiant au sujet de l'Iran !

Il est incontestable que l'Iran est gouverné par une théocratie obscurantiste, et que Mahmoud Ahmadinejad est un cinglé. Mais, sous ce couvercle-là, toute une génération de

jeunes Iraniens bouillonne. La société civile est incroyablement dynamique et s'est paradoxalement modernisée plus vite sous les mollahs que sous le chah, non pas grâce à eux mais malgré eux. Pourquoi ne pas dire qu'il y a quatre fois plus de femmes à l'université que sous le chah ?

Même remarque au sujet de la Chine : ici encore, les choses ne sont pas aussi simples qu'on le dit. Un débat contradictoire est en train de s'amorcer, une opinion publique de naître. Nous ne sommes pas face à des Chinois, qui, d'un coup de baguette magique, vont tous devenir nationalistes et militaristes. Je cite des professeurs d'université qui ont pignon sur rue et qui, à Shanghai ou ailleurs, disent publiquement que le nationalisme conduirait le pays à sa perte. C'est une parole qui n'est pas cachée en Chine, pourquoi donc ne pas en parler ?

Nous ne savons plus observer le monde ni cette « modernité métisse » en train de s'élaborer ?

Les Occidentaux ont beaucoup de mal à accepter l'idée que la parenthèse d'hégémonie occidentale, qui a duré quatre siècles, se referme. Nous ne sommes plus les seuls organisateurs du monde. Nous n'incarbons plus la modernité à nous tout seuls. Voilà pourquoi je parle de « modernité métisse », celle que les Chinois, les Indiens, les Turcs sont en train d'inventer. Il conviendrait de se demander pourquoi, pour reprendre Cornelius Castoriadis, notre culture ne fascine plus. Lui l'expliquait fort bien par la « montée de l'insignifiance », la « médiocrisation » de ce que nous exportons : le scientisme béat, la sous-culture médiatique, la pollution, les multinationales, le fric et la duplicité de notre discours sur les droits de l'homme. Nous pratiquons le « deux poids, deux mesures » : nous sommes bouleversés à juste titre par la mort de 10 soldats, mais nous oublions que la même - semaine, 90 civils, dont 60 femmes et enfants, sont morts sous les bombardements américains. Nous sommes révoltés, une fois encore à juste titre, devant les attentats du 11 Septembre qui ont fait 3 000 morts mais nous oublions que, dix ans auparavant, en décembre 1991, l'intervention américaine au Panama avait fait 3 000 morts civils, et que cela a fait trois lignes de bas de page dans nos journaux... Finissons-en avec notre ethnocentrisme.

Propos recueillis par Weronika Zarachowicz Téléràma n° 3064

A lire : Le Commencement d'un monde. Vers une modernité métisse, de Jean-Claude Guillebaud,
éd. du Seuil, 396 p., 22 euros.

Autre livre : Le choc des mots

[jeudi 05 juin 2008 - 15:00]

Essais politiques



La stratégie du choc. Montée d'un capitalisme du désastre de Naomi Klein

Éditeur : Actes Sud

672 pages / 23,75 € sur

Résumé : Le livre noir du libéralisme corporatiste.

Nicolas CADÈNE



À ce jour, la journaliste canadienne de 38 ans Naomi Klein est sans doute l'une des militantes les plus influentes au monde. Son premier ouvrage paru en 2000, *No logo*, est vite devenue la "bible" des mouvements altermondialistes de la fin des années 1990.

Avec *La stratégie du choc*, elle approfondit la réflexion entamée dans ce précédent *best-seller* pour dénoncer "l'histoire secrète du marché dérégulé" et expliciter l'avènement du "capitalisme du désastre". Écrit à la manière d'une incroyable investigation, Naomi Klein nous réconcilie avec le journalisme politique et économique. Journalismes dont on regrette souvent l'absence d'équivalent en France. Ce livre est de ceux qui marquent leur époque et qui participent au renouvellement d'une réflexion approfondie sur notre monde.

Un sérieux redoutable

Couvrant près de quarante années d'histoire internationale, l'ouvrage, fruit d'un travail de plusieurs années, impressionne d'abord par son sérieux. Chaque élément est sourcé, chaque développement se révèle être le fruit d'une recherche approfondie, d'une enquête sur le terrain, de confidences de première main. Tout cela renforce la thèse qui se révèle, *in fine*, difficilement contestable, au moins dans son descriptif factuel. Ce n'est plus Naomi Klein qui assène une théorie mais Margaret Thatcher qui se dévoile, Augusto Pinochet qui se livre, George W. Bush qui s'expose ou le tsunami qui nous oblige à regarder autrement.

Pour la réduire ou la détruire, nombreux seront les critiques qui mettront en avant la théorie conspirationniste. Ce nouvel argument disqualifiant à la mode a été trop utilisé n'importe comment par quiconque se révèle incapable de s'opposer à une thèse sur le fond. Ici plus qu'ailleurs, l'attaque ne porte pas, tant l'auteur, ferme sur sa méthode, reste attaché aux faits et aux textes. Tous sourcés, tous connus pour qui veut bien voir.

Ce qui va déranger les hérauts du néolibéralisme, c'est le trouble qu'ils vont éprouver à se confronter à leur propre voix. Ainsi lorsque George W. Bush arrive au pouvoir, tout tourne autour de l'idée de privatiser. Donald Rumsfeld lui-même déclara la guerre à... "la bureaucratie du Pentagone". Tous ses efforts se sont révélés catastrophiques lorsque l'on a constaté, notamment avec les attentats du 11 septembre 2001, les défaillances du privé à qui l'on avait trop confié et ce, n'importe comment. Les "faucons" de la Maison Blanche vont alors profiter du "choc" des attentats pour privatiser tout ce qui a trait à la sécurité et à la défense au sein même de la principale armée mondiale. La guerre en Irak en deviendra le

laboratoire.

Au-delà de l'effet de sidération face aux propos ou actions de tel ou tel dirigeant dans le monde (de Michel Camdessus à Dick Cheney en passant par Margaret Thatcher, Bill Clinton, le général Suharto ou Augusto Pinochet), le lecteur en vient à se questionner sur lui-même et le fait, sans doute, qu'il est trop souvent passé à côté d'une "autre" réalité, qu'il s'est éventuellement laissé manipuler (soit par les médias – et les exemples sont accablants – soit par ses propres dirigeants), qu'il n'a rien vu ou rien voulu voir.

Pourtant, loin d'être accusateur à l'encontre du lecteur, l'ouvrage invite plutôt à l'implication citoyenne. Le militantisme de Naomi Klein est là. Son ouvrage si factuel, si complet, si implacable, devient finalement une redoutable entreprise de démolition intellectuelle du discours néolibéral et, en creux, une arme de choix pour les défenseurs des droits des citoyens contre les puissantes corporations et les dirigeants qui les servent.

Une thèse dérangeante

"Nous allons vous presser jusqu'à ce que vous soyez vide puis nous vous emplirons de nous-mêmes."

C'est par cette citation tirée du livre culte de George Orwell, *1984*, que Naomi Klein introduit son premier chapitre. C'est par cette phrase que l'on pourrait résumer la démarche qu'elle dénonce dans l'ensemble de son essai.

"Refaçonner les individus, les mettre en état de choc pour les soumettre." Cette idée fut largement développée par la CIA dans les années 1950. L'agence expérimentait ainsi les méthodes permettant de briser la résistance des prisonniers avec au cœur du dispositif l'électrochoc, destiné à ramener des adultes au stade infantile. L'objectif était d'obtenir une régression de la personnalité ou un choc psychologique rendant le sujet plus ouvert aux suggestions et plus susceptible de coopérer qu'avant l'administration du choc.

De manière particulièrement étayée, "la stratégie du choc" fait le parallèle entre cette méthode destinée à l'individu et ce qui a pu être fait, ensuite, à l'échelle d'une société toute entière.

"Un traumatisme collectif, un coup d'État, une catastrophe naturelle, une attaque terroriste plonge tout un chacun dans un état de choc. C'est ainsi qu'après le choc, tel un prisonnier dans un interrogatoire, nous redevenons des enfants désormais plus enclins à suivre les *leaders* qui prétendent nous protéger."

À l'origine, Milton Friedman

Il ne s'agit pas d'une invention de Naomi Klein, mais bien du "traitement de choc" préconisé par celui qui a très tôt compris ce phénomène : le plus célèbre économiste de notre temps, décédé en 2006, Milton Friedman.

Ce "prix Nobel" d'économie croyait en une vision radicale de la société selon laquelle le marché régit absolument tous les aspects de la vie, de l'école à la santé et jusqu'à l'armée. Il y croyait avec le même absolutisme et la même intransigeance que d'autres qui ont cru en un communisme soviétique idéal. Le parallèle n'est, bien entendu, pas anodin.

À la lecture de *La stratégie du choc*, nous comprenons mieux la citation de Donald Rumsfeld, comme toutes les autres, et saisissons alors le sens de nombreux épisodes obscurs de notre histoire récente.

Milton Friedman appela très tôt, à travers son enseignement à l'université de Chicago, à l'abolition de toute protection en matière de commerce, à la dérégulation de tous les prix et au démantèlement du service public.

Naomi Klein nous rappelle, par une multitude d'exemples concrets sur l'ensemble des continents (Amérique latine, Asie du Sud Est, Europe de l'Est, Afrique du Sud, etc.), que de telles mesures, toujours mises en œuvre avec le soutien des grandes institutions financières mondiales (FMI, Banque Mondiale, GATT puis OMC, Réserve fédérale américaine, Trésor américain, etc.), l'ont été contre l'opinion et les programmes électoraux démocratiquement choisis, n'ont fait qu'augmenter le chômage et rendre plus précaire l'existence de millions de personnes.

Pourtant, force est de constater qu'elles furent très largement diffusées. Incapables de mettre en œuvre leurs réformes de manière démocratique, Friedman puis les "*Chicago Boys*" et leurs disciples durent, pour les imposer, recourir chaque fois au "traitement de choc".

Le libéralisme corporatisme n'est jamais synonyme de démocratie

Ils conseillèrent donc aux hommes politiques "d'imposer d'un seul coup, immédiatement après une crise, les réformes économiques douloureuses, avant que les gens n'aient eu le temps de se ressaisir".

Pour l'auteur, il ne s'agit pas d'une simple théorie mais plutôt d'une véritable stratégie rationnelle. Stratégie n'est pas conspiration. Elle n'est ici que la logique assez transparente qui régit les intérêts des plus grands groupes et de certains dirigeants politiques. C'est ce que beaucoup nomment "néolibéralisme" ou "néoconservatisme", et que Naomi Klein appelle encore plus clairement "libéralisme corporatiste".

Il suffit alors de reconsidérer les événements emblématiques de notre époque pour découvrir que cette logique est à l'œuvre derrière nombre d'entre eux.

"Seule une crise, réelle ou imaginaire, peut engendrer un changement profond", Milton Friedman

Alors qu'il apparaît presque simpliste de prime abord, ce raisonnement ne cesse, effectivement, de se confirmer cas après cas, fait après fait. Pire encore, il semble impossible de se remémorer un seul exemple de marché totalement libre tel que le conçoit Milton Friedman, dont la naissance aurait été présidée par la démocratie ou la liberté... "Seulement la stratégie du choc".

Les exemples les plus emblématiques de ce "capitalisme du désastre", qui profite de toute catastrophe, sont illustrés par de nombreux entretiens et citations de citoyens allant des nantis aux plus défavorisés par le système. Les conséquences humaines des "jeux" du FMI ou de la Banque mondiale se révèlent dans toute leur violence. On s'interroge alors sur ces "responsables" irresponsables qui ont présidé à ces désastres.

Le coup d'État du Chili en 1973, suivi des strictes réformes économiques des "*Chicago Boys*"; la guerre des Malouines en 1982, suivie de la rigueur thatchérienne; le massacre de la place Tian'anmen en 1989 et le tournant économique néolibéral chinois; l'attaque du Parlement russe en 1993 par Boris Eltsine et la libéralisation la plus débridée au profit des oligarques; les attentats de 2001 puis l'invasion de l'Irak en 2003, suivis de la privatisation de la guerre, de la défense et de la sécurité; le tsunami en 2004, suivi du déplacement des populations au profit d'installations hôtelières et d'une dérégulation étatique; l'ouragan Katrina en 2005

suivi de la refonte sociologique de la Nouvelle Orléans et de la privatisation de secteurs publics entiers, etc.

Un réveil utile

Un tel ouvrage ne laisse pas indifférent et cette critique le prouve sans doute. La force de la thèse développée par Naomi Klein réside dans sa capacité à mobiliser le lecteur. Heureux de constater dans le dernier chapitre un choc qui "s'essouffle" en Amérique latine, il ne peut qu'en tirer les leçons nécessaires à sa situation propre.

Or, force est de constater que l'Europe n'est pas prémunie contre toute "stratégie du choc". Si ses peuples refusent de plus en plus le libéralisme débridé, elle ne se tourne pas moins vers le populisme puis l'autoritarisme, comme l'illustrent les trop nombreuses atteintes aux droits humains et sociaux en France ou ailleurs sur le vieux continent.

La démocratie n'est pas indépendante de notre système économique. Bien au contraire.

Très justement, Mohandas Karamchand Gandhi écrivait en 1926 dans son ouvrage *Non violence - The Greatest Force* : "Un conflit armé entre nations nous horrifie. Mais la guerre économique ne vaut pas mieux qu'un conflit armé. Ce dernier est comme une intervention chirurgicale. Une guerre économique est une torture prolongée. Et ses ravages ne sont pas moins cruels que ceux que décrivent si bien les ouvrages sur la guerre. Nous nous préoccupons moins de la guerre économique parce que nous sommes habitués à ses effets mortels. (...) Le mouvement contre la guerre est juste. Je prie pour sa réussite. Je crains pourtant qu'il ne soit voué à l'échec s'il ne s'en prend pas à la racine du mal : l'avidité humaine."